

LA FARANDOLE FUNESTE

Ana T. Drew

Extrait

Je reprends conscience allongée sur le dos, la bouche sèche et le crâne rempli de gravier. L'espace d'un instant, je me crois encore dans le conduit. Ou dans la chambre froide. Ou morte. Je remue les orteils et les doigts. Après une hésitation, j'ouvre les yeux.

Est-ce un plafond que je vois ?

Les dalles crayeuses et l'unique luminaire fluorescent corroborent cette théorie, tout comme le bloc de climatisation. Je suis à peu près certaine qu'il n'y a pas de clim au paradis et encore moins en enfer. Au paradis, la température doit être idéale en permanence. Quant à l'enfer, il perdrait sa raison d'être si l'on le refroidissait, pas vrai ?

Par conséquent, je ne suis pas morte.

À moins que je ne sois coincée au purgatoire, conçu pour ressembler à un rayon vide de supermarché, avec l'odeur de renfermé, pour un maximum de désagrément.

Mazette, ce que ce désinfectant est fort ! Je parie que c'est ce qui m'a ranimée.

L'hypothèse du supermarché gagne du terrain, jusqu'à ce que je réalise que je suis dans un lit. Plus précisément, un large lit high-tech entouré de boutons et de tuyaux.

Je me redresse d'un coup. Mon crâne résonne comme la cloche de l'église de Beldoc un dimanche matin.

— Lady ? appelé-je.

Ma voix se brise. Je tâte le lit, les draps, la couverture. Rien de poilu à proximité. Aucun petit corps en boule au pied du lit.

La panique montant, j'écrase la main sur le premier bouton que je trouve. Le pied du lit se soulève en ronronnant. *Oh, super.* J'appuie sur un autre bouton, et la tête monte aussi, me transformant en taco humain. *Génial.*

Je tâtonne jusqu'à ce que je trouve un autre bouton. Celui-ci déclenche une alarme assez bruyante pour réveiller la Provence entière. La porte s'ouvre brusquement. Une infirmière accourt, l'air inquiet.

— Je vais bien, croassé-je. J'étais juste... Où est ma chienne ?

Elle appuie sur des boutons avec une efficacité redoutable et me remet à plat.

— Respirez.

Je détends les jambes.

— Le docteur va arriver, dit l’infirmière.

— Et ma chienne ?

Elle me tapote le bras puis se dirige vers la sortie.

— Un instant.

Une minute plus tard, un médecin entre dans la pièce, lunettes à monture noire vissées sur le bout de son nez, dossier en main.

— Je suis le Docteur Vasilescu, se présente-t-il. Content de vous voir éveillée.

— Et ma chienne ?

— Elle est en sécurité et se porte très bien, m’assure-t-il. Les services animaliers l’ont prise en charge et l’ont réhydratée. Elle se repose bien au chaud, maintenant.

J’expire assez fort pour faire vibrer les barrières du lit.

— Quand est-ce que je peux la récupérer, s’il vous plaît ?

— Bientôt. Mais d’abord, il faut que je vous examine.

Il s’approche tout en parcourant ma fiche des yeux.

— Légère commotion... Je vais vous poser quelques questions, si vous le voulez bien.

Je hoche la tête pour dire oui.

Il attrape une chaise et s’assoit.

— Comment vous appelez-vous ?

— Julie Cavallo, réponds-je aussi vite et fermement que possible.

— Où habitez-vous ?

— À Beldoc.

— Très bien, dit-il en prenant des notes. Savez-vous où vous vous trouvez actuellement ?

— Dans un service hospitalier, réponds-je d’une voix posée.

Il note quelque chose dans le dossier.

— Et savez-vous quel jour nous sommes ?

— Lundi... je crois ?

— C’est bien cela, pendant encore une demi-heure, dit-il en tournant une page. Racontez-moi ce qui s’est passé.

J'opte pour la version courte et sombre.

— Je me suis réveillée dans la chambre froide d'un restaurant avec Lady.

Il hausse les sourcils.

— Lady ?

— C'est ma chienne. Enfin, celle de ma grand-mère, Rose Tassy.

— Je vois. Veuillez continuer.

— Donc, Lady et moi étions dans une chambre froide. Mon sac avait disparu, et mon téléphone était dedans. La porte était verrouillée de l'extérieur. J'ai dû faire preuve de créativité pour nous sortir de là.

Il sourit.

— Vous vous rappelez les détails ?

— J'ai dévissé une grille, j'ai rampé dans un conduit d'aération, jusqu'à une salle des compresseurs, puis je suis sortie par l'arrière.

Je me frotte le front avant de poursuivre :

— Puis j'ai vu les flics. Les gyrophares. Un brancard avec un corps. Et... c'est tout. J'ai dû m'évanouir.

Il écoute en hochant lentement la tête.

— Vous souvenez-vous comment vous avez atterri dans cette chambre froide ?

— Non, affirmé-je en secouant la tête pour souligner mes propos. C'est comme si un morceau de ma journée avait été effacé de ma mémoire. Je ne me souviens de rien.

Il tapote son stylo sur le dossier.

— Savez-vous où l'on vous a trouvée ?

Je secoue la tête.

— Quelque part à Beldoc ?

— Non, à Eau de Provence. Et c'est là que nous sommes.

Je le dévisage.

— Je ne me rappelle pas avoir quitté Beldoc.

Il note cela.

— Ce n'est pas normal, n'est-ce pas ? demandé-je. Atterrir dans une autre ville ? Ne plus se souvenir de ce qui s'est passé ?

— Madame Cavallo, commence-t-il d'un ton apaisant. L'important, c'est que l'examen de votre scanner est normal. Il n'y a ni hémorragie, ni œdème visible. La perte de mémoire que vous décrivez est assez typique après une commotion cérébrale.

Je pèse le mot.

— Typique ?

— Votre cerveau s'est protégé en suspendant temporairement le processus de mémorisation, explique-t-il. La plupart des patients comblent le trou noir en vingt-quatre heures.

Je souffle. *La plupart* des patients, ce n'est pas aussi bien que *tous*, mais je m'en contenterai.

Le Dr Vasilescu pose le dossier sur ses genoux.

— Si votre mal de tête s'aggrave, si vous vous sentez en état de confusion accrue ou si vous vous mettez à vomir, nous ferons d'autres examens. Mais d'après ce que je vois, vous devriez vous rétablir complètement.

Je laisse ma tête retomber sur l'oreiller. Lady est indemne et en sécurité. Mon cerveau a été malmené mais reste fonctionnel. Mon sac et mon téléphone ont disparu, mais franchement, c'est l'évènement le moins dramatique de cette soirée.

— Bien, chuchoté-je. Bien.

Au moment où le médecin se lève pour partir, une pensée me percute en plein cœur.

— Gabriel ! lâché-je. Il doit être fou d'inquiétude.

Vasilescu s'arrête dans l'encablure de la porte.

— Vous voulez qu'on l'appelle ?

— Oui, c'est mon compagnon. Le Capitaine Gabriel Adinian, de la gendarmerie de Beldoc.

Je lui dicte le numéro de portable de Gabriel, l'un des rares que je connaisse par cœur. Il le prend en note.

— Appelez-le vite, s'il vous plaît, insisté-je, les yeux rivés sur l'horloge au mur qui indique qu'il est presque minuit. Il doit être dans tous ses états.

— Je vais demander à une infirmière de l'appeler immédiatement.

Alors que Vasilescu s'apprête à quitter la chambre, je lui demande :

— Combien de temps prévoyez-vous de me garder ici ?

— Si votre compagnon ou quelqu'un d'autre peut rester avec vous durant la nuit, et si vous promettez de vous reposer, je signerai votre bon de sortie.

— Dès ce soir ? m'étonné-je, cette perspective m'ayant l'air trop belle pour être vraie.

— C'est l'idée, confirme le médecin, avant de s'éclipser.

Je passe l'heure qui suit à essayer de me souvenir de quoi que ce soit d'utile. Je ferme les yeux. Je les rouvre. Je scrute le plafond. Tout ce que j'obtiens, ce sont quelques bribes d'images floues... un menu, une chaise... qui s'évanouissent dès que je tente de les saisir. Mon cerveau se comporte comme un bambin fatigué : il refuse d'obéir et réclame un goûter.

Puis la porte s'ouvre à la volée.

— Julie !

Gabriel traverse la pièce en trois enjambées et s'assoit sur le bord du lit. Il me prend les mains dans les siennes. Son visage est tiré, ses yeux injectés de sang. On dirait qu'il a vieilli de cinq ans depuis ce matin.

— Tu vas bien ? On m'a dit que tu avais eu une commotion cérébrale. Et que tu... Que tu ne te rappelles pas ce qui t'est arrivée.

— C'est vrai. Je me suis réveillée dans une chambre froide, Lady à mes côtés, sans mon sac ou mon téléphone. Et aucune idée de la façon dont nous sommes arrivées là.

Il écarte une mèche de cheveux de mon front, ses doigts se font légers.

— Le médecin pense qu'il s'agit d'une amnésie rétrograde temporaire. Il prépare les papiers pour que je puisse te ramener à la maison.

— Chouette. Rentrer chez moi me fera le plus grand bien.

Il me serre la main.

— On y va dès qu'il donnera son feu vert.

— Tu penses qu'on peut récupérer Lady ce soir ? demandé-je en m'accrochant à sa main.

Il acquiesce.

— On passera la chercher sur le chemin du retour.

Un soulagement immense m'envahit.

— Autre chose, ajouté-je. Ne dis rien à Rose pour l'instant. Elle risquerait de paniquer, et ça serait compliqué à gérer, en plus de tout le reste.

— Entendu. Pas un mot.

Alors que mon moral remonte, celui de Gabriel sombre visiblement. Ses traits se crispent. Ses épaules se raidissent d'un cran.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.

Il se recule, croise les bras sur sa poitrine.

— Tu fouinais. Tu enquêtais à nouveau, sans m'en avoir informé.

Je cille des paupières.

— Quoi ? Mais non, pas du tout !

Il me lance un regard qui signifie : « je t'aime, mais je n'y crois pas une seconde. »

Je secoue vigoureusement la tête.

— Je n'enquêtais pas, je te le jure. Tu te fais des films pour rien.

— Tu crois ? ironise-t-il. À chaque fois que tu as atterri à l'hosto au cours de ces cinq dernières années, c'était à *la fin* d'une enquête. Cette fois, tu commences carrément en apothéose.

Je grimace en guise de sourire.

— Bah, comme ça, c'est déjà fait.

Il me dévisage, l'air sombre et réprobateur.

— Blague à part, je n'enquêtais sur rien du tout, affirmé-je. Et sûrement pas à Eau de Provence.

Sa mâchoire se contracte. Son regard fuit. J'y perçois quelque chose dont la gravité m'effraie.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Julie...

Je saisis sa manche.

— Dis-moi.

Il déglutit.

— Mylène Nivault... Elle a été retrouvée morte, un peu plus tôt ce soir.

Ses mots me percutent avec la violence d'un coup de batte en plein sternum. Je retiens mon souffle. Ma vision vacille.

— Non, chuchoté-je. Non, ce n'est pas possible. Elle est si enjouée, si charmante, si pleine de vie ! C'est mon...

Ma gorge se noue sur la suite.

Mon amie ? Pas tout à fait. Mais presque. On y arrivait petit à petit.

— Ce n'est pas possible, répété-je. Tu as dû te tromper de nom.

— Je suis désolé, Julie.

Sa voix est douce, mais son ton définitif. J'ouvre la bouche, mais aucune parole n'en sort. Mon cerveau refuse d'aligner les faits. Mylène et son sens de la répartie, ses formes assumées, et son honnêteté désarmante... Mylène qui chante presque aussi bien qu'elle cuisine... Mylène qui m'a sauvé la vie l'automne dernier, en m'arrachant aux griffes de la mortelle Nicole...

Cette Mylène-là serait morte ?

Je secoue la tête, avec de petits mouvements frénétiques.

— Impossible. Gabriel, c'est impossible !

Un sanglot m'échappe. Puis un autre. Puis le barrage se rompt. Je m'effondre en avant, agrippe le drap de mes deux poings alors que tout mon corps est secoué de convulsions. Le chagrin est immense, comme s'il voulait m'engloutir tout entière.

Gabriel se rapproche de moi. Ses mains hésitent puis se posent sur mes épaules. Il semble sur le point d'ajouter autre chose, quelque chose de déplaisant. Mais il ravale ses paroles.

Une infirmière apparaît dans l'embrasure de la porte. Une seconde plus tard, le Dr Vasilescu arrive, le visage empreint d'une sollicitude professionnelle.

— Capitaine, dit-il en s'adressant à Gabriel, je dois réexaminer la patiente. Pourriez-vous sortir un instant ?

Gabriel presse une dernière fois ma main avant de se lever.

— Je reviens vite, d'accord ?

— D'accord, parviens-je à articuler, encore tremblante.

La douleur qui m'avait submergée est désormais ancrée dans ma poitrine, et le monde autour de moi est redevenu glacial.